COLLOMB Gérard (éd.), *Les Indiens de la Sinnamary.*
Journal du père Jean de La Mousse en Guyane
(1684-1691)

Philippe Erikson

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/10619>

DOI : 10.4000/jsa.10619

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2008

Pagination : 232-235

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Philippe Erikson, « COLLOMB Gérard (éd.), *Les Indiens de la Sinnamary. Journal du père Jean de La Mousse en Guyane (1684-1691)* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 94-2 | 2008, mis en ligne le 20 avril 2009, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/10619> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.10619>

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

COLLOMB Gérard (éd.), *Les Indiens de la Sinnamary. Journal du père Jean de La Mousse en Guyane (1684-1691)*

Philippe Erikson

RÉFÉRENCE

COLLOMB Gérard (éd.), *Les Indiens de la Sinnamary. Journal du père Jean de La Mousse en Guyane (1684-1691)*, éditions Chandeigne, coll. « Magellane », Paris, 2006, 317 p., bibl., index, ill.

- 1 Voici un livre aussi intéressant qu'attachant. Intéressant, par la quantité de données ethnographiques qu'il apporte sur la société galibi du XVII^e siècle, ainsi que par la précision de l'introduction et des notes rédigées par Gérard Collomb, éditeur scientifique du volume. Attachant, par ce qu'il laisse transparaître de la personnalité de son auteur, le père jésuite Jean de La Mousse, qui évangélisa la Guyane Française de 1684 à 1698. Homme de devoir et de conviction, le missionnaire témoigne constamment, à l'égard de ses ouailles de langue caribe, d'une curiosité plus empreinte de respect que de condescendance. Égaré en compagnie de son seul rameur, il n'hésite pas, par exemple, à reconnaître modestement ses torts : « mon Indien voulait prendre le vrai chemin, et croyant être plus savant que lui je lui fis prendre l'autre » (p. 127). Loin de les présenter comme des sauvages, c'est plutôt à des paysans européens que La Mousse compare ces « dociles et bonnes gens » que sont à ses yeux les Galibi (pp. 113, 128, 152).
- 2 Comme le note Collomb dans son introduction, les récits du père La Mousse sont d'autant plus spontanés qu'à la différence des lettres édifiantes du XVIII^e siècle qu'ils préfigurent à certains égards, ses textes n'étaient pas originellement destinés à la diffusion. Ils se trouvent par conséquent relativement exempts d'arrière-pensées apologétiques. Pour ne rien gâter, le style en est fort plaisant, marqué tant par le charme désuet de la langue du XVII^e siècle (où les « abattis » sont des « défrichés ») que par le sens de l'humour de

l'auteur. De ses compagnons galibi, La Mousse remarque par exemple, non sans ironie, que : « la vue du gibier ou du poisson est pour eux une détermination physique à laquelle ils ne peuvent pas résister » (p. 123) ; mais comme pour couper court à toute suspicion de morgue que sa remarque risquerait d'entraîner, il enchaîne sur un de ces délicieux exercices d'autodérision dont est parsemé son texte. Et de rire de bon cœur avec ses compagnons amérindiens qui distribuent à la ronde force pierres et bouts de bois, pour mieux imiter « notre manière ordinaire de faire quelques présents à ceux qui [interrogés du catéchisme] répondent le mieux » (p. 124).

- 3 Outre l'introduction (pp. 7-37), les notes (pp. 243-291), une bibliographie exhaustive (pp. 297-310) et un substantiel index (pp. 313-316), l'ouvrage se compose de cinq relations de voyage (pp. 41-239), extraites de lettres et de journaux du père de La Mousse rédigés entre 1684 et 1691. Le volume comprend en outre une bonne vingtaine d'illustrations (non numérotées), auxquelles les puristes reprocheront sans doute d'être essentiellement tirées d'ouvrages postérieurs (Barrère 1743 ; Chevalier de Milhau 1732), mais qui n'en contribuent pas moins à agrémenter ce très bel ouvrage. L'ordre chronologique dans lequel les textes sont présentés permet de suivre l'évolution de la trajectoire intellectuelle de leur auteur et de constater à quel point les observations gagnent en finesse à mesure que les années passent et que l'expérience s'accumule. En 1687, lorsqu'il observe un fascinant rituel de fin de vie au cours duquel l'agonisant se voit orner de perles, le père de La Mousse est déjà en mesure de poser des questions et de restituer les réponses. Il avoue cependant n'être point encore « assez savant » pour traduire « en Indien » le Notre Père (p. 112). Quelques années plus tard, en 1691, le voilà capable de commenter avec une étonnante précision non seulement le contenu des conversations, mais encore le niveau de langue et les techniques oratoires (pp. 214-215). En 1686, le père La Mousse se moque de ce qui passe à ses yeux pour la grande naïveté et la superstition des Galibi (p. 86). En 1691, loin de railler leur crédulité, ses commentaires portent au contraire sur le scepticisme des jeunes gens vis-à-vis de l'activité des jongleurs-piaie (p. 187).
- 4 Sur le plan ethnographique, les écrits du père de La Mousse n'apportent sans doute que des bribes d'information, dans la mesure où ils relatent avant tout, à l'attention de ses supérieurs, les progrès de son œuvre évangélisatrice. Le reste pourrait leur sembler futile, d'où les excuses pour une description trop détaillée de la pêche aux tortues (p. 122), ou pour un long développement sur le travail des potières (notant en particulier l'utilisation du jus de manioc comme liant pour la préparation de l'engobe) : « Je ne sais comment je me suis tant étendu sur cet article hors de mon sujet, mais cette manière étant toute différente des nôtres et très aisée, j'ai cru qu'elle pourrait être utile à quelque chose » (p. 53). Non sans paradoxe, grâce à son évidente empathie avec ses hôtes, le père Jean de La Mousse aura cependant moissonné en Guyane plus d'informations que d'âmes. Car, à l'évidence, il aura baptisé plus d'enfants mourants que converti de parents vivants. La violence proprement effarante du choc épidémiologique sévissant à l'époque de sa rédaction est d'ailleurs un des constats les plus amers qui ressort de la lecture de cet ouvrage.
- 5 Les chercheurs contemporains peuvent donc glaner, dans ces écrits, des informations précieuses sur des sujets aussi divers que la labilité interethnique des motifs de tatouage (p. 50), les différences d'âge entre les conjoints (p. 50), les cordes à nœuds et les manières de compter (pp. 72 et 256), l'écorçage du bois de construction afin d'éviter que ne glissent les amarres en liane (p. 99), les pas de danse (p. 100, p. 193), l'infanticide (p. 102), l'extrême

sévérité à l'égard des femmes adultères (p. 113), l'attitude des Indiens à l'occasion des éclipses (p. 125), le parallélisme entre le sort d'un couteau et celui de son propriétaire (p. 128), les rites funéraires (pp. 54, 133, 136, 187), la flagellation rituelle du dos des guerriers avant une expédition (p. 148) et la préparation, dans ce même contexte, d'une bière spécialement brassée par des hommes (p. 80), l'existence de femmes chamanes (p. 197), l'aversion extrême que manifestent les Indiens à l'égard des mauvaises odeurs (p. 203), les salutations (p. 209), la trajectoire des flèches (p. 216) et bien d'autres sujets, liés notamment à la culture matérielle.

- 6 Le livre s'avère particulièrement instructif sur les relations entre Indiens et colons français au XVII^e siècle. La fascination des Amérindiens pour les vêtements (pp. 78, 100, 192) et, en particulier, pour le linge blanc (p. 137) est bien décrite, de même que l'utilisation qu'en font les Galibi, lors d'escarmouches, pour effrayer leurs ennemis Palicour (p. 148). La Mousse, excédé parfois par ses compatriotes, prend volontiers le parti des Indiens contre les Français, présentés comme autant d'incurables ivrognes (p. 120) et dont il n'hésite pas à avancer que : « leurs mauvais exemples portent grand préjudice au salut de ces peuples, car la première chose qu'ils apprennent aux Indiens ce sont des jurements et des vilaines paroles françaises, que ces pauvres gens retiennent comme quelque chose de bon, et les vont par après dire à d'autres Indiens » (pp. 125-126). Après avoir loué la patience amérindienne, La Mousse précise simplement à propos de cette qualité : « [qu'elle] n'est nullement française » (p. 208).
- 7 Ce jugement sévère à l'égard de ses compatriotes contraste avec son indulgence à l'égard des Amérindiens : « Depuis le temps que je pratique les Indiens, je n'ai guère reconnu d'autres vices parmi eux que celui de la boisson qu'ils prennent quelques fois dans les fêtes et les réjouissances qu'ils font entre eux » (p. 213). Cependant, même lorsque ce vice s'aggrave d'un blasphème, La Mousse réagit avec modération : « Il y eut un indien qui me donna un étrange chagrin, lequel m'ayant souvent ouï dire que l'excès de la boisson était une grande défense de Dieu, il appela un Indien qu'il invita à boire et au lieu de lui dire "allons boire", il lui dit "allons offenser Dieu". Je lui ferai bien souvenir de cette parole en quelque autre occasion » (p. 198). Une réelle affection pour les Amérindiens transparait tout au long de l'ouvrage, comme en témoigne, entre une multitude d'autres exemples, cette évocation d'une fillette de trois ou quatre ans sachant déjà joindre les mains pour la prière, et devant laquelle La Mousse s'exclame n'avoir jamais vu : « rien de si aimable que ces petits innocents qui, étant d'un teint basané, paraissent être semblables à saint Jean comme on le dépeint dans le désert » (p. 139).
- 8 Voici donc un ouvrage attachant et instructif, qui se lit comme une chronique, mais également comme un récit de voyage dont on peut conseiller la lecture à tous ceux qui s'intéressent aux Guyanes, qu'ils soient chercheurs, touristes ou simples curieux.

AUTEURS

PHILIPPE ERIKSON

LESC/Université Paris Ouest Nanterre La Défense